

L'intégration des sciences humaines dans le champ des savoirs architecturaux

Résumé

L'étude du comportement humain dans les écoles d'architecture n'a jamais vraiment été ni un champ dominant de la recherche ni engendré un intérêt pédagogique dans le domaine de la conception architecturale.

Néanmoins, étant donné que l'objectif fondamental de l'architecture est de s'acquitter de certains devoirs à l'égard de la société, de formuler un espace pour des activités humaines et en même temps répondre à certains besoins sociaux, les architectes ont le devoir de prendre en compte la façon de réagir des futurs occupants et utilisateurs de l'environnement soumis à une éventuelle transformation.

Y. FOURA

Dr. M. FOURA

Département d'Architecture
et d'Urbanisme
Faculté de l'Aménagement
du Territoire
Université Mentouri
Constantine, Algérie

ملخص

إن دراسة السلوك الإنساني في مدارس الهندسة المعمارية لم تكن فعلا مجالا مهيمنًا للبحث، ولم تقدم قيمة تعليمية في مجال الهندسة المعمارية. بما أن الهدف الرئيسي للهندسة المعمارية هو القيام بواجبات من أجل المجتمع، وتكوين مجال للنشاطات الإنسانية وفي نفس الوقت إشباع بعض الاحتياجات الاجتماعية. فمن واجب المهندسين المعماريين الأخذ بعين الاعتبار الطريقة التي يتعاملون بها مع مستعملي البيئة المعرضة لعدة تغيرات حقيقية.

1. Le rapport entre l'architecture et société.

1.1. " De re aedificatoria " d'Alberti :

L'architecture pour une société idéale.

Depuis la Renaissance, les réalisations et les écrits de certains architectes humanistes modernes, tels que Brunelleschi et Alberti, vont aboutir à l'élaboration d'une nouvelle théorie qui a pour objet le rapport entre l'architecture et la société.

En effet, dès le début, l'architecture de la Renaissance italienne est marquée par une réflexion politique et sociale. Cette réflexion politique et sociale va être développée grâce aux théories d'Alberti qui dans son " De re aedificatoria " va donner les préceptes concernant aussi bien l'architecture que la société dont elle doit répondre à ses exigences. " ...au livre IV Alberti introduit le lecteur au registre de la commodité, qui est aussi celui où se déploie la faculté qu'ont les hommes de formuler toujours de nouvelles demandes, de proposer des fins toujours nouvelles à leur désir. (1)

Alberti souhaite l'accomplissement d'un équilibre entre les formes et les usages grâce au

langage de l'architecture antique tout en évitant une reproduction conforme. Ainsi, grâce à Alberti, les relations entre architecte et pouvoir qu'essayait Brunelleschi de fonder auparavant vont être explicitées.

1.2. Les transformations sociales et urbanistiques du 19^{ème} siècle : l'émergence de la civilisation industrielle.

“ L'ère de l'outil ” a dominé du début de l'histoire de l'humanité jusqu'au 18^{ème} siècle. Depuis le 19^{ème} siècle, nous sommes entrés dans une nouvelle forme de civilisation : celle de la machine. C'est aussi celle du marchand, ancêtre du capitaliste moderne.

C'est la naissance de la civilisation industrielle qui a lentement mûri pendant cinq cents ans. C'est une forme de société où la production et la richesse deviennent une manière d'exercer le pouvoir, où une nouvelle classe, la bourgeoisie, née du commerce, tend à se substituer à l'aristocratie guerrière et intellectuelle.

L'usine et l'entassement urbain du prolétariat marquent pour la première fois, la rupture entre l'homme et la nature. Le 19^{ème} siècle est aussi témoin d'un mépris du passé, mépris de l'art, mépris de la culture, mépris des espaces verts.

La ville marchande trouva son tracé idéal, c'est-à-dire celui qui pouvait fournir le plus de lots négociables sans perte de terrain : l'échiquier. La ligne droite en urbanisme devint donc l'idéal de la société bourgeoise, contrairement à l'idéal médiéval des formes sinueuses et pittoresques. Dans le dessin des villes, l'architecte n'était plus d'aucune utilité. Un bon bureaucrate avec une règle suffisait.

La ville marchande, tracée à angles droits, marque le début de l'abstraction en urbanisme. Le tracé se fait sans se préoccuper de la forme du terrain. Si le terrain est trop pittoresque, on l'arase. A la ville biologique médiévale, se substituait le profit. La ville s'étend n'importe où, arrêtant sa croissance rectiligne lorsque les difficultés de transport rendent impraticables des quartiers trop lointains.

Mais la ville capitaliste résoudra ce problème en créant les omnibus, les tramways et enfin les métropolitains.

La cité “ carbonifère ” va transformer les ateliers d'artisans en usines, les artisans en prolétaires. C'est la naissance du prolétariat urbain et la crise du logement.

Au début du machinisme, les industriels installèrent leurs ateliers dans les campagnes afin de trouver des ouvriers qui ne soient pas liés aux règles des corporations. Ainsi, la mine, l'usine, les chemins de fers, sont les trois générateurs de la cité nouvelle.

A partir de l'invention de la machine à vapeur, les filatures et petites industries diverses, éparpillées dans les campagnes, vont se regrouper autour de la cité carbonifère productrice de la source d'énergie.

Avec la révolution industrielle, tout change. En dépeuplant les campagnes et en fixant près des usines une masse de transplantés, la révolution industrielle a soudain changé les rapports qui existaient entre la campagne et la ville depuis les débuts de la civilisation sédentaire.

Pendant des siècles, pour ne pas dire des millénaires, la plus grande partie des hommes travaillait la terre pour nourrir une minorité habitant des cités de dimensions restreintes.

Les architectes se souciaient peu de l'habitant, réservant leurs calculs et leur goût

pour les cathédrales, les châteaux et les édifices civils somptueux. L'architecte était avant tout un constructeur de monuments, un artiste.

La science viendra au secours du capitalisme en inventant des machines toujours plus productives. Des charpentes métalliques, viendra l'extraordinaire essor de l'architecture à structures métalliques au 19^{ème} siècle.

Suite aux bouleversements dont est accompagnée la révolution industrielle, les penseurs du 19^{ème} siècle sont conduits à se pencher sur la question de la nature de la relation sociale et son développement, fragilisée par l'individualisme qui a succédé aux tissus séculaires d'entraides par l'avènement d'une couche sociale défavorisée de plus en plus importante qui représente un danger pour l'ordre établi.

Ainsi, l'architecture va tenter d'établir une distanciation par rapport aux intérêts égoïstes et à l'instauration de rapports équilibrés entre les classes sociales. Ce problème va être la préoccupation majeure de nombreux architectes et de théoriciens qui vont se pencher sur l'avenir de leur discipline.

La prolifération des projets d'équipements et de logements, leur spécialisation progressive, le développement des techniques de construction sont des raisons pour faire confiance à l'avenir. Avec les Expositions universelles, c'est la consécration de la construction métallique qui fait figure de symbole de cette capacité de réponse à de nouvelles demandes.

L'architecture en tant que discipline va être marquée par la découverte de la dimension historique, élément constitutif des observations du 19^{ème} siècle. Pour Viollet-le-Duc, l'histoire de l'architecture est étroitement liée à celle des rapports qu'entretiennent architecture et société, des relations plus ou moins bonnes suivant les périodes. Certaines époques sont celles de l'édification, animée par des manifestations les plus hautes de l'idéal de construire, tandis que d'autres se confinent dans un académisme étranger aux véritables défis de l'époque.

Au cours de la première moitié du 19^{ème} siècle, une pareille conception influence de même les théories saint-simoniennes sur l'art. Poursuivant l'œuvre de leur maître, pour les disciples de Saint-Simon, le moyen âge est considéré comme une période organique, ce qui donne toute sa valeur à l'architecture gothique.

L'importance que va prendre le gothique au 19^{ème} siècle est une évidence de l'attrait qu'exercent la société et la culture médiévale admises comme fortement unitaires, cohérentes et équilibrées.

Contrairement à Viollet-le-Duc, architecte rationaliste qui ne croyait pas en l'utopie, les disciples de Saint-Simon sont persuadés de l'émergence d'une ère organique qui éradiquera la précarité de cette époque et surtout de "*l'exploitation de l'homme par l'homme*".

1.3. L'utopie sociale.

Le 19^{ème} siècle est un siècle malade. Les conséquences de la révolution industrielles sont : la crise du logement, la pollution, les maladies, l'entassement de la population. La crise du logement et le prolétariat urbain vont pousser les gens à trouver des remèdes. Au 19^{ème} siècle, en Europe, il y a eu naissance de l'urbanisme et de l'architecture moderne.

Les premiers urbanistes n'étaient pas des architectes mais des hommes de loi, juristes, médecins, politiciens. Ils réfléchissent sur le bien-être des gens. Ce sont en

particulier les socialistes français et anglais. Leur réflexion est théorique car ils n'ont pas le pouvoir pour réaliser leur décision qui est la plupart du temps utopique.

C'est ainsi que les intellectuels du 19^{ème} engagés dans la bataille des réformes sociales vont redécouvrir Platon et surtout Thomas More dont l'écrit "Utopia"(2) datant du 16^{ème} siècle est une critique qu'il propose, celle d'un homme engagé dans la politique de son temps qui oppose aux maux sociaux de son époque, son idéal de justice sociale et d'ordre moral dans l'île d'Utopie. L'utopie est quelque chose d'imaginaire qui va se concrétiser au futur.

L'utopie au 19^{ème} siècle est la réaction d'une classe sociale par rapport à l'ordre établi. C'est la vision rassurante d'un avenir planifié exprimant par des symboles classiques les rêves et son désir profond de remettre en cause les structures rigides de la cité traditionnelle.

F. Choay considère comme utopiques toutes idées situationnellement transcendantes (et pas seulement les projections de désirs) qui ont d'une façon quelconque un effet de transformation sur l'ordre historico-social existant ainsi que les propositions d'ordonnements urbains, librement construits par une réflexion qui se déploie de l'imaginaire, faute de pouvoir donner une forme pratique à la mise en question de la société. La réflexion se situe dans la dimension de l'utopie.(3)

Au cours du 19^{ème} siècle, F. Choay nous montre que les utopistes étaient représentés par deux courants principaux, l'un fondé sur le concept de progrès, animé par les utopistes progressistes tels que Robert Owen, Fourier, Godin, Cabet, et l'autre fondé sur le concept de culture, animé par les utopistes culturalistes tels que Pugin, Ruskin, Morris, E. Howard.(4) L'auteur fait remarquer aussi que les deux courants sont fondés sur une idéologie sociétaire et hygiéniste.

Le développement de l'industrialisation en Angleterre, plus accéléré par rapport à toute l'Europe, engendre des transformations plus inquiétantes. La cité industrielle apparaît plus étrangère, inconciliable et contradictoire par rapport aux formes les plus élémentaires de sociabilité.

C'est dans le but de mettre fin aux conséquences désastreuses de la ville industrielle que Robert Owen propose dans les années 1820 des projets de villages modèles, précurseurs des cités-jardins d'Ebenzer Howard, où vivront ensemble agriculteurs et manufacturiers.

Les fouriéristes, plus entreprenant dans le domaine de l'organisation sociale de l'avenir, proposeront des projets de communautés idéales appelées "phalanstères" dont le rôle sera de sauver l'humanité grâce à des coopératives agricoles et manufacturières. L'application la plus rapprochée de ce genre de projet sera concrétisée dans le "familistère" par J.B. Godin à Guise, où est expérimentée pour la première fois l'idée de logement social.

Le mouvement des cités-jardins, né à la fin du 19^{ème} siècle, fera largement écho de ses idées à travers le monde, surtout au début du 20^{ème} siècle. Bien que son importance diminuera avec l'apparition des théories urbaines rationalistes du mouvement moderne, la théorie de Ebenezer Howard (5) persistera dans la planification urbaine de beaucoup de pays, particulièrement dans l'établissement de "Nouvelles villes" jusqu'aux années 1970.

En effet, ce mouvement créera une nouvelle école en urbanisme dont les théories s'opposent au machinisme, préconisant le "désurbanisme" des grandes

agglomérations, grâce à la fondation de villes satellites. En France, la remise en ordre de certaines villes industrielles qui s'étaient développées à la fin du 19^{ème} siècle, donneront à Tony Garnier des exemples concrets pour la conception de son projet utopique de la “ *Cité Industrielle* ”. Les idées de T. Garnier vont jouer un grand rôle dans celles de “ *La ville radieuse* ” de Le Corbusier.

En parallèle avec l'utopie, les conséquences de l'industrialisation vont soulever un certain mécontentement dont la critique arrivera à son paroxysme dans les écrits de John Ruskin qui sont un plaidoyer en faveur du moyen âge, période distinguée par un équilibre total entre organisation sociale et processus de production. Les théories du successeur de Ruskin, Robert Owen, sont marquées surtout par le reniement total des formes issues de l'industrialisation. William Morris, le fondateur du mouvement des “ *arts and crafts* ” tentera de rétablir la pratique artisanale de l'architecture et des arts décoratifs.

La critique et le rejet de la ville industrielle ne sont qu'une des parties de la réflexion sur l'urbanisme et l'architecture du 19^{ème} siècle. La majorité des artistes, politiques et des administrateurs se rallient à l'idée d'un développement plus rationnel des villes et des campagnes, un développement qui donnerait à chacun ses chances. L'Hausmanisation, (6) qui voulait assainir la ville, va la rendre conforme aux flux de la société moderne; elle est contemporaine d'un ensemble de réflexions et d'expérimentation sur le logement social.

1.4. Le logement social : production en série de la “ barre ” et de la “ tour ”.

Au 20^{ème} siècle, la période rayonnante et passionnante du modernisme architectural a un rapport étroit dès son avènement avec l'évolution fulgurante que bénéficie son matériau de prédilection, le béton armé, surtout pour la construction de logement pour “ le plus grand nombre ”

“ En s'occupant de logement, en concevant et en réalisant du logement social, Le Mouvement Moderne de l'architecture a rendu sensible à une question, celle du rapport de l'habitant à son espace...Il souhaite par la suite étendre ses missions à l'ensemble du cadre construit : la société machiniste lui semblait pouvoir offrir l'outillage technique, social et esthétique, apte à répondre à ce projet... ”.(7)

L'objectif de standardisation apparaît donc comme le fruit d'une idéologie éthique et esthétique chez Gropius et chez Le Corbusier. Les projets les plus marquants issus de cette conception sont le projet de la maison Citrohan par Le Corbusier, et les maisons industrialisées de Gropius et Wachsmann.

Au début du 20^{ème} siècle, avec l'avènement des avant-gardes de l'architecture qui se croyaient investies d'une responsabilité autrement plus globale que le simple raccommodage des carences de la société industrielle, le débat sur l'architecture devient plus tranchant.

Les mutations de la société sont caractérisées aussi à cette époque par la manifestation de la civilisation de masse, la naissance des grandes métropoles avec leurs concentrations industrielles et l'avènement du taylorisme.

Toutes ces mutations doivent être réfléchies dans le cadre d'un équilibre plus adéquat entre l'individu et son milieu, un milieu fait dans l'ensemble de nouveaux modèles, de la ville en passant par les édifices jusqu'aux objets industriels dont la

conception paraissaient plutôt imparfaites. Pour moderniser les structures sociales et productives, il fallait donc d'abord rénover les espaces, les formes et leurs usages.

L'action du mouvement est caractérisée dès le commencement par une attitude portée sur l'engagement politique comme dans le cas du développement du nouveau Francfort par Ernst May qui semblait être un exemple de parfaite collaboration entre un architecte et une municipalité socio-démocrate. C'est une collaboration du même genre que les constructivistes russes ambitionnent au début des années 1920.

Confronté à la production d'un grand nombre de logement, Ernst May avait progressivement développé des techniques de construction standardisées et industrialisées.

Entre 1920 et 1930, pratiquement dans toutes les périphéries urbaines, nous observons comment la forme de ces ensembles se simplifie, se libère des contraintes du relief pour se soumettre tant à l'orthogonalité dictée par la standardisation des panneaux préfabriqués en usine que par le tracé des voies qui permettent de les acheminer sur le chantier.

Cette soumission aux exigences de simplification qu'appelle la production en série s'inscrit dans un discours de progrès social. Il est utile de souligner aussi, que l'industrialisation est présentée comme la condition *sine qua non* d'un urbanisme moderne, garantissant un logement confortable pour le plus grand nombre.

D'un autre côté, dans l'éventualité d'une vie sociale renouvelée, le débat sur l'habitat collectif et ses modèles est au centre de toutes les réflexions concernant l'architecture moderne, même si les grands maîtres de l'architecture moderne ne construisaient encore que des villas.

Nonobstant les engagements spontanés de beaucoup d'architectes, les relations entre le mouvement moderne, la société et le pouvoir politique restaient toujours équivoques. Les avant-gardes se montrent un premier temps incertains, avec leur nombre restreint et leur tempérament porté sur l'élitisme qui est en contradiction avec leur attitude favorable à l'action sociale.

Aussi, leur attitude à l'égard de l'histoire, qui a été de tout temps remise en cause au profit d'une architecture moderne définitive, est critiquée par leurs contradicteurs qui revendiquent un enseignement académique. Les rapports entre modernité architecturale et politique sont compliqués pour pouvoir être clarifiés.

1.5. Industrialisation du bâtiment : fabrication en série d'éléments répétitifs et identiques.

Après la seconde guerre mondiale, la plupart des pays européens vont prêter une attention particulière à l'emploi du béton armé qui sera le matériau par excellence de l'industrialisation du bâtiment dans le but de faire face à des programmes de construction considérables. *“ Le béton est le matériau le moins directif : on peut faire en béton des poutres droites, comme en bois, des courbes, comme en métal, des éléments porteurs épais, comme en pierre, des parpaings, comme les briques en terre cuite, ainsi que des formes “ nouvelles ” qu'il est le seul à rendre possible. Il n'y a aucune raison d'utiliser le béton toujours dans ses capacités exclusives. On peut sans honte, faire en béton des formes que l'on pourrait réaliser dans des matériaux moins permissifs ”.*(8) Après la deuxième guerre mondiale, les nécessités de la reconstruction ont conduit les ingénieurs et les architectes à une technique nouvelle: la préfabrication

lourde. C'est le coulage, en usine ou en atelier proche du chantier, de panneaux en béton constituant un mur entier soit de façade, soit de "refend", c'est-à-dire perpendiculaire à la façade. Ces techniques ont connu un développement très important et ce sont elles qui ont conduit aux paysages urbains des "grands ensembles". La répétition, déjà prônée par les pionniers, y trouve son application parfaite: la série permet l'amortissement des moules et conduit donc à une architecture répétitive. (9)

2. Echec et déclin de l'architecture et de l'urbanisme moderne

2.1. Réactions et critiques contre l'homogénéisation et la monofonctionnalisation de l'architecture.

Après la seconde guerre mondiale, la planification servira à mettre de l'ordre surtout dans l'économie et l'architecture pour soulager la construction dominée par les exigences de célérité et de rendement.

Le succès de certains prototypes conçus au sein du mouvement moderne dans la pratique de l'architecture et de l'urbanisme des années 1950 ne doit pas occulter l'insuccès que les avant-gardes ont trouvé dans leur démarche concernant l'éventuelle restructuration de l'environnement social dans sa totalité.

Beaucoup d'architectes en charge de la conception des grands ensembles d'habitation vont se soucier plutôt de l'esthétique du plan de masse tout en renouant avec l'académisme, le tout assorti quelquefois de considérations en rapport avec le sociologisme.

"La Charte d'Athènes a constitué pour les Etats un outil opportun pour justifier le passage en force de l'industrialisation dans la production du bâtiment. La préfabrication en usine d'éléments de construction a pu atteindre dans les années 60-70 une dimension significative, qui a permis de faire face à une crise de logement...l'urgence et la quantité en viennent à justifier une standardisation qui élève la répétition au rang d'une raison esthétique à laquelle les architectes se rangeront docilement".(10)

L'uniformité de l'urbanisme moderne ainsi que l'aspect inhospitalier de la plupart des réalisations ne tardent pas à faire l'objet de critiques sévères. Dans les années 1960 et 1970, deux tendances vont s'affronter tout en proposant des solutions pour sortir de cette crise des rapports entre architecture et société.

La première tendance sera animée par un optimisme technologique sans faille que reflète l'élaboration d'un grand nombre de projets de mégastructures et de villes cybernétiques.(11)

La tendance adverse, soutenue par de nombreux hommes de l'art, des lettres et architectes souhaitaient rompre avec les canons du mouvement moderne et les grandes opérations en faveur d'un urbanisme et une architecture respectueuse des pratiques traditionnelles.

"L'architecture a été l'une des premières disciplines en crise face aux nouveaux besoins et aux nouveaux désirs de la société post-moderne : précocité dont la raison est très simple : étant donné son incidence directe sur la vie quotidienne, l'architecture n'a pu échapper au contrôle concret qu'exercent ceux qui l'utilisent ; ainsi l'architecture moderne a-t-elle été jugée à travers son produit naturel : la cité moderne, la banlieue dépourvue de toute qualité de vie, le milieu urbain appauvri et valeurs collectives et devenu jungle d'asphalte et dortoir ; la disparitions des

caractéristiques locales, du lien avec le lieu : cette terrible uniformisation qui a rendu les banlieues du monde entier semblables les unes aux autres, sans que plus rien ne permette aux habitants de retrouver leur propre identité dans l'identité particulière d'un lieu ”.(12)

C'est l'homogénéisation et la monofonctionnalisation qui sont particulièrement condamnées par l'historien Lewis Mumford (13): la seconde est la conséquence de la première ; un zoning à outrance implique une uniformité qui, à son tour, élimine à travers les constructions la fonction symbolique qu'il tient pour l'une des qualités essentielles de l'architecture.

C'est un constat alarmiste que fait L. Mumford sur la ville et son environnement : *“ nous sommes désormais au centre, non pas de simples menaces, mais de nouvelles formes de destruction ”.*(14)

Il condamne le chaos et l'anarchie urbaine, la perte des valeurs symboliques traditionnellement attachées à la ville, la disparition de la *“ mémoire sociale ”* de la cité – traduite aussi en terme de dédain face à son histoire -, enfin la déshumanisation issue de changements d'échelle participant à uniformiser un paysage toujours plus propice à l'anonymat.

Selon L. Mumford, l'association des multiples composantes qui participaient autrefois à la vitalité de la cité a perdu son caractère organique. Ce qui a donné des agglomérations aux traits architecturaux imprécis qui ont participé à la perte d'identification d'un quelconque *“ visage social ”*. Les dimensions spacieuses adoptées aujourd'hui pour la création de nouveaux ensembles de logements restent pourtant conjuguées à l'entassement de ces derniers (tours, barres...) , et ont contribué à détruire l'intimité procuré par une échelle humaine des constructions.

Finalement, L. Mumford cherche à ébranler ce que l'on retrouvera fréquemment derrière le nom de Le Corbusier : *“ les dogmes de la Charte d'Athènes ”*. *“ Première erreur : la “ surélévation ” de la mécanisation et de la standardisation comme fins en elle même. Deuxième erreur, la destruction théorique du lien entre le passé et l'avenir, qui ne laisse au présent qu'une importance diminuée. Troisième erreur enfin, ayant poussé à l'extrême la réaction contre l'entassement urbain, Le Corbusier a commis la faute d'établir des séparations inconsidérées entre les facilités dont la concentration topographique reste essentielle à la vie quotidienne ”.*(15)

En 1961, la sociologue américaine Jane Jacobs publie un livre *“ Death and life of great American cities ”*, Déclin et survie des grandes villes américaines (1991), un plaidoyer en faveur de la ville qui va connaître un grand retentissement grâce à la presse.(16)

Dans ce livre, J. Jacobs analyse avec détails les qualités des grandes villes, des quartiers mixtes, denses et anciens, critiquant fortement les opérations de rénovation entreprises aussi bien en Amérique qu'en Europe. En outre, J. Jacobs remet en cause les certitudes fonctionnalistes et hygiénistes des tenants du Mouvement Moderne, arguant que les idées modernistes de rénovation pouvaient être opposées par des valeurs inverses et tout aussi fondées.

Ce livre va soulever un vent de protestation parmi le public et les habitants et aussi parmi les urbanistes et les architectes eux-mêmes. L'auteur fait aussi appel à des arguments très pragmatiques en faveur de la sécurité et la lutte contre la délinquance qu'ont engendrées les grands ensembles, en rejoignant les conclusions de Lewis

Mumford dans son ouvrage *"The City in History"* (1961).⁽¹⁷⁾

J. Jacobs se fait la propagandiste de la rue traditionnelle bordée de commerces et de bâtiments continus et alignés étant donné que cela favorise un sentiment de bien-être et de sécurité.

Une analyse de la nouvelle politique des villes sera mise en œuvre dans le cadre de la décentralisation tout en mettant l'accent sur la participation du public, le refus de la ségrégation sociale et la création de nouvelles solidarités par la mise en relation des quartiers et des agglomérations.

Les grands ensembles d'habitat social, caractérisés par la laideur et l'insécurité, ont prouvé leur inefficacité manifeste dans le vandalisme, la délinquance et la criminalité. L'environnement urbain s'était dramatiquement détérioré par la construction de gigantesques infrastructures routières au nom d'un système efficace pour le trafic et la circulation motorisée.

Enfin, l'évidence caractérisée de l'utilisation par ces sociétés d'une manière extravagante les ressources mondiales sans prendre en considération la pollution qui augmentait d'une manière inquiétante.

En France, dès 1965, la philosophe Françoise Choay, en redécouvrant certains anciens écrits oubliés appartenant à certains penseurs sur la ville, hommes de lettres, politiciens, architectes, révèle la suprématie et la domination de la doctrine moderniste. *"Allons-nous considérer que l'ensemble des textes instaurateurs d'espace est exclusivement formé par les traités d'architecture et les théories de l'urbanisme ? Il apparaît nécessaire d'y inclure une autre catégories d'écrits, les utopies... On s'aperçoit alors que l'utopie, en tant que catégorie littéraire créée par Thomas More, comporte deux traits communs à tous les écrits de l'urbanisme : l'approche critique d'une réalité présente et la modélisation spatiale d'une réalité à venir. Elle offre, au niveau de l'imaginaire, un instrument de conception à priori de l'espace bâti, le modèle".*⁽¹⁸⁾

En les situant dans un courant progressiste et en mettant en relation avec différentes approches moins radicales et plus concrètes, elle trace une voie distincte en faveur d'une ville qui serait moins en décalage par rapport à son histoire comme de l'homme concret qu'elle abrite.⁽¹⁹⁾

2. 2. Le champ des sciences humaines par rapport à l'urbain.

Le champ des sciences humaines par rapport à l'urbain a été marqué aussi par des démarches analytiques et critiques par la géographie urbaine et la sociologie "vécue" pendant les années 1960 avec Paul Henry Chombart de Lauwe,⁽²⁰⁾ la sociologie urbaine dans les années 1970, avec Raymond Ledrut, Henri Raymond, Manuel Castells, Françoise Choay et aussi P.H. Chombart de Lauwe, ainsi que l'anthropologie dans les années 1980, ou le retour du local, qui traite de l'architecture et de la forme urbaine dans sa relation aux pratiques sociales concrètes et des effets sociaux de la ségrégation.

Dans les années 1990, la notion de projet urbain et le droit à la ville marquent un retour à la forme urbaine, au sens où l'entend Henri Lefebvre.⁽²¹⁾

Henri Lefebvre, philosophe et sociologue, expose la relation entre l'organisation spatiale et les rapports de domination qui déterminent "la société bureaucratique de consommation".

Lefebvre explique dans ces écrits (22), par des analyses très clairvoyantes, la disparition de la “ forme urbaine ”, en particulier sur la rue et les groupes de pression en rapport avec le véhicule morosité. La rue consiste en des fonction abandonnées par l’urbanisme moderne : “ *la fonction informative, la fonction symbolique, la fonction ludique* ”.

Ainsi, la ville d’aujourd’hui devient un patrimoine urbain et social à traduire en formes adaptées aux nouveaux besoins.

2.3. La revendication d’une architecture qui allie culture, modernité et tradition.

L’anthropologue Edward T. Hall, dans son ouvrage (23), aborde un autre genre de question en démontrant pour quelles raisons l’espace réel est structuré, conformément au caractère des rapport et des cultures, par des dissemblances adéquates qu’il appelle “ proxémies ”. La défaillance de ces conventions dans l’urbanisme moderne a provoqué de grands bouleversements et de profondes désorganisations.

Dans les pays en voie de développement, les modèles de développement occidentaux vont connaître un début de contestation principalement à propos de l’absurdité de techniques qui oppresse à défaut d’émanciper.

De son côté, l’architecte égyptien Hassan Fathy, publie un livre dont l’objet est son expérience dans l’architecte et l’urbanisme en haute Egypte où il a réalisé dans les années 1940 le village de Gournah, près de Louqsor. H. Fathy va engager un combat inégal avec l’administration qui était convaincue de la supériorité du béton par rapport aux matériaux locaux, tels que la brique de terre.

H. Fathy donne l’accent à cet aspect, où, sans faire l’apologie d’un retour absolu aux techniques traditionnelles, il est convaincu néanmoins qu’elles peuvent être une base solide pour d’éventuelles solutions économiquement abordables des populations des pays sous développés.

En plus des considérations techniques, H. Fathy ajoute la dimension anthropologique qui est exprimée dans la conception de l’organisation spatiale du village ainsi que les formes des maisons et édifices communautaires.

Par conséquent, H. Fathy, en rejoignant les thèses de certains anthropologues, tente de contribuer à réhabiliter la valeur de la tradition, et éclairer un débat devenu trop tranché. Dans “ Construire avec le peuple ”(24), il consacre aussi un chapitre entier à l’analyse de ce concept et à sa valeur pour l’architecture. “ *L’architecture n’est pas forcément désuète et synonyme d’immobilisme. De plus, la tradition n’est pas obligatoirement ancienne, mais peut très bien s’être constituée récemment... Quand une tradition a résolu un problème et cessé de se développer, nous pouvons dire que son cycle est parachevé. Cependant, en architecture comme dans les autres activités humaines et les processus naturels, il y a des cycles qui commencent, d’autres qui sont achevés et d’autres qui se trouvent à tous les stades intermédiaires et qui existent simultanément dans la même société... Modernisme ne veut pas forcément dire vie, et l’idéal ne naît pas toujours du changement. D’autre part, il est des situations qui exigent l’innovation. Pour moi, je crois que l’innovation doit être la réponse, profondément pensée, à un changement de circonstances, et non une chose tolérée pour elle-même...* ”.(25)

2.4. Le rôle des groupes de pressions dans la cité.

Le mouvement de protestation qui a commencé timidement au début des années 1960, culmina en 1968. Sous la contrainte de nombreux groupes de pression, les politiciens commençaient à s'intéresser de plus près aux problèmes de la ville en général, du racisme, de la pollution, de la crise de l'énergie et la demande croissante concernant l'autonomie des régions.

Evidemment, le premier souci des politiciens étaient de sauvegarder le système tout en satisfaisant la majorité, étant donné que l'opinion de la minorité ne comptait pas tellement.

Le résultat, sans doute le plus significatif dans ce mouvement de protestation, a été la reconnaissance de l'importance du rôle de la jeunesse dans les problèmes de l'architecture et de la politique.

Il est utile de noter que pendant la fin des années 1950 et 1960, l'avant-garde architecturale était représentée par Archigram, le groupe d'architectes excités par l'imaginaire de la technologie aérospatiale bien que totalement indifférent à la dimension sociale de l'architecture.

2.5. Une seule solution : la démolition des grands ensembles.

Ainsi, il était publiquement reconnu que les erreurs environnementales appartenaient au passé. Des programmes étaient entrepris ça et là, et des concessions étaient faites sans pour autant aller au fond des problèmes. Les tours d'habitation, dont la construction a été souvent coûteuse, étaient maintenant indésirables.

Pour prouver la reconnaissance de l'extrême impopularité des grands ensembles d'habitation, il était décidé en 1972 de démolir l'un des plus vaste d'entre eux, Pruitt-Igoe, construit seulement 17 ans auparavant à Saint-Louis aux Etats-Unis.

Cet événement, avec d'autres exemples, rapporté par Jane Jacobs dans son livre, est repris par l'un des opposants les plus déterminés envers le modernisme, le critique américain Charles Jencks.

Ce dernier situe la mort de l'architecture moderne au 15 juillet 1972 à 15 heures trente minutes, moment exact du dynamitage du vaste ensemble d'habitations réalisées selon les théories les plus avancées du Mouvement Moderne, mais s'étant avérées tout à fait inhabitables. Jencks écrit à ce sujet dans son livre "Le langage de l'architecture postmoderne" (1979, 1985) : " *Pruitt Igoe avait été construit selon les idéaux les plus avancés des C.I.A.M et sa construction lui avait valu d'être récompensée en 1951 par l'American Institute of Architects. L'ensemble se présentait comme une série d'élégantes barres de 14 étages, rationnellement traversées de "rues suspendues" (où l'on était à l'abri des voitures mais pas de la criminalité en l'occurrence) ; on y trouvait "le soleil, l'espace et la verdure, les trois joies essentielles de l'urbanisme, selon l'aménagement d'espaces récréatifs et d'équipements collectifs, tels que laverie, crèches et foyers, offraient des substituts rationnels aux schémas classiques, qui plus est le style puriste de l'ensemble, avec la métaphore propre et salubre de l'hôpital, était censé, par la forme de l'exemple, induire chez les habitants, des vertus correspondantes... Hélas, un tel simplisme, dérivé des doctrines du rationalisme, du béhaviorisme et du pragmatisme, s'avéra tout à fait irrationnel que ces philosophies elles-mêmes...".*(26)

2.6. Vers de nouvelles alternatives de l'architecture.

L'année 1972, est celle qui coïncide avec le début de la crise économique mondiale. Les sociétés occidentales venaient de vivre, pendant près d'un demi-siècle l'une des plus importantes périodes de croissance et d'expansion de leur histoire.

Soudainement, elles découvraient que cette croissance qui paraissait sans fin était en réalité très fragile. Le rapport “ *Limits of growth* ” introduit par le Club de Rome en 1972 avait beaucoup alerté le Monde concernant le fait que les ressources naturelles n'étaient pas inépuisables.

Le mouvement écologique va se développer avec l'appui d'arguments émanants d'économistes, tels que Galbraith et Mishan, remettant en cause le concept de la croissance économique illimitée, et ceux des écrivains Elrich et Schumacher qui ont lancé l'idée d'alternatives technologiques à petite échelle.

Ces points de vue vont officiellement être pris en considération par une politique de conservation de l'énergie, mais pas au point de remettre en cause la croissance économique.

Cependant, la jeunesse et les mouvements associatifs voulaient prolonger cette philosophie de la conservation de l'énergie à un contexte plus large, englobant toute production, la relation entre les individus et celle entre l'homme et la nature. Ainsi, beaucoup de petites maisons vont être expérimentées en tenant compte de l'énergie solaire, l'énergie éolienne, et de systèmes de recyclage des déchets et ordures.

Le concept du recyclage des déchets en tant que matériaux de construction est développé d'une manière convaincante dans “ *Garbage Housing* ” (habitat déchet) par Martin Pawley, qui va faire douter encore plus de la validité du concept de l'architecture High Tech. Cependant, restait un problème majeur : celui de réconcilier une technologie intermédiaire ou à petite échelle dans un monde où le sous-développement persistait toujours.

En 1977, fut publié “ *Techniques douces, habitat et société* ”(27) où les auteurs proposent des techniques adaptées à un habitat écologique et autonome, et une approche globale à l'utilisation rationnelle de la nature – conditions indispensables à la création d'une société écologique, non aliénable et conviviale. Les techniques douces seraient une réponse à la crise des sociétés et l'amorce d'un nouveau modèle de civilisation, plus libre et en harmonie avec l'environnement.

Cette attitude alternative est illustrée dans les travaux pionniers des architectes “ *postmodernes* ”, tels que ceux de Robert Venturi ou de Charles Moore, (28) qui volontairement optent pour une approche plus modeste, un type d'architecture “ *vernaculaire* ” en réaction contre la consommation extravagante du monde capitaliste, mais surtout contre les excès de l'architecture moderne.

Ce nouveau courant de pensée correspondait plus à une réaction profonde d'une civilisation contre les excès de sa propre croissance, à la recherche d'un autre mode vie, et par conséquent, d'une nouvelle façon de concevoir l'architecture et celle de l'habiter.

Ainsi, l'accent est mis sur le lien entre les modèles culturels, les structures sociales et les réalisations architecturales et urbaines.

La diversité de ces modèles, leur évolution, leur antagonisme sont à prendre en compte pour expliquer la structure de la ville et sa transformation.

La place de l'architecte dans la société actuelle est à aborder pour faire connaître à

l'étudiant quel est le contexte socioprofessionnel où il exerce, qu'est-ce qu'une commande privée ou publique, et l'image et le rôle de l'architecte dans la société.

2.7. De nouvelles attitudes : participation du futur usager et démocratisation de l'architecture.

2.7.1. La participation du public : une nouvelles alternative.

Un certain nombre de questions majeures préoccupaient l'attention du public à cette époque, entre autres, sa participation dans les décisions concernant son environnement de vie, l'écologie et le développement à une échelle modeste.

La première question concernait la portée de l'implication du public dans le processus de prise de décisions qui pouvaient le toucher directement. Cela va de la "participation" symbolique avec les autorités locales jusqu'à l'autonomie totale.

Le public voyait en l'architecte et l'urbaniste, non pas des praticiens imposant leurs propres solutions, mais plutôt des collaborateurs dans la conception des projets.

Le critique Kenneth Frampton (1979, 1985), argue à ce sujet que *"la prise de conscience grandissante des années 1960 selon laquelle il y avait dans la pratique générale un manque fondamental de correspondance entre les valeurs de l'architecte et les besoins et les habitudes de l'utilisateur conduisit à toute une série de changements réformistes cherchant dans un bon nombre de méthodes anti-utopiques à surmonter le divorce du designer et de la société quotidienne..."*.(29)

Ce nouveau courant de pensée correspondait également au désir de chacun de redécouvrir ses *"propres racines"* et *"de se rattacher à sa propre histoire passée"*.(30)

2.7.2. L'expérience de Ralph Erskine dans Byker Wall.

Dans les années 1970, un bon exemple de collaboration avec la participation du public a été le développement de l'ensemble d'habitation "Byker Wall", conçu par le suédois Ralph Erskine à Newcastle, dans le nord de l'Angleterre.(31)

Jusque là, Erskine était inconnu sur la scène internationale, bien qu'il eût déjà exercé pendant au moins 20 ans, jusqu'à la réalisation de l'ensemble d'habitation du Byker entre 1970 et 1980. Les grands ensembles d'habitation réalisés pendant les années 1960 et 1970 en France, en Grande-Bretagne, en Allemagne et en Hollande ont été un échec. Dans une large mesure, le grand succès des logements du Byker peut être attribué à la participation des futurs occupants, dont les questions et les désirs ont été pris en considération dans le projet par Erskine.

Cette implication des futurs occupants créera un grand enthousiasme durant la conception, y compris la démolition de certaines parties de l'ancien site. L'une des plus grandes préoccupations était de préserver le caractère social existant. (32)

Erskine était très favorable à la préférence des utilisateurs pour une architecture intégrant les couleurs, bien que le bureau d'étude national qui finançait le projet était contre, mais aucun autre désir de ces derniers n'était pris en considération. En leur permettant de participer à la conception, c'était leur donner l'opportunité de créer leur propre environnement. Cependant, les futurs occupants n'ont pas été consultés concernant la caractéristique essentielle du projet d'Erskine - l'immense "Mur" du Byker.

Le Byker Wall semble démontrer le résultat de la participation du public, bien que

cependant, l'implication en elle-même de l'utilisateur ne contribue pas à la conception du projet. Au contraire, cette tentative de vouloir faire participer les futurs occupants prouve la domination de l'architecte dans la conception du projet et dans la prise de décisions. L'architecture "*participative*" du Byker est un style, un langage formel, mais certainement pas le fruit d'une vraie participation.(33)

2.7.3. L'expérience de Lucien Kroll.

Cependant, aucun architecte n'a donné une importance aussi approfondie de la participation des habitants dans la création architecturale que le belge Lucien Kroll.(34) Dans l'un de ses écrits, "*Participations*", Kroll rapporte que l'architecte peu apprendre beaucoup des futurs habitants. Ce que voulait Kroll était un mode d'expression dans lequel la démocratisation pouvait être articulée en termes formels.

Dans sa célèbre résidence universitaire de l'Université de Louvain, Kroll hisse la participation des utilisateurs à un haut niveau. En plus de la volonté de vouloir se familiariser avec les conditions spécifiques du site et avec les futurs occupants, Kroll voulait aussi utiliser les suggestions des étudiants comme un moyen pour contrecarrer la bureaucratie.

Il permet à ses collègues de former des groupes de travail indépendant, en contact direct avec les équipes du chantier. Dans le cas des résidences, les charpentiers avaient la possibilité de contribuer à la conception de l'ornementation. Les éléments conçus par les ouvriers tels que certaines statues singulières, ne sont pas une faiblesse à l'égard de l'artisanat ou de l'improvisation, mais des arguments opposant la technocratie et le perfectionnisme.

Kroll s'est toujours efforcé de trouver des formes architecturales reflétant son opposition à la bureaucratie, la perfection technique et le fonctionnalisme.(35)

3. Le rapport des sciences humaines à l'enseignement de l'architecture.

3.1. Pour les sociologues, la théorie est une " mise en signe " de l'architecture.

Depuis la Renaissance, la théorie en architecture a constamment été inséparable avec la nécessité de transmettre les savoirs de l'architecture. Selon les sociologues, cette attitude relève de la volonté de vouloir mettre en signe l'architecture, de "*signifier*" l'architecture, étant donné que le terme architecture reste entièrement à définir, d'autant plus que cette mise en signe aboutit à faire exister l'architecture sans aucune forme de critique.

En effet, l'enseignement de l'architecture a toujours eu pour soucis majeur de mettre en signe le champ empirique du cadre bâti. Depuis la création de l'académie d'architecture par F. Blondel, (36) le rôle du professeur de théorie, aidé dans sa tâche par les académiciens, a été de signifier l'architecture.

Considérant l'architecture comme discipline faisant partie des pratiques humaines, la théorie est alors mise en signe de ce que l'on pense pouvoir ranger sous la désignation du terme architecture.

Pour les sociologues, c'est donc la tâche de tout enseignant d'architecture que de mettre en signe, ou à tout le moins, de transmettre du signe, c'est-à-dire de donner une forme logique à des phénomènes qui ne s'appliquent pas nécessairement à une telle rationalité.

Ainsi s'est développé un "*savoir*" architectural.

Cependant, la liaison étroite et immédiate de la théorie avec le métier d'architecte a fait que l'enseignement, donc la mise en signe, a été une des caractéristiques de la formation au métier d'architecte.

Cette liaison nécessaire de la théorie et du métier a induit ce double "*théorie/pratique*", "*culturel/professionnel*", "*universitaire/praticien*".

La théorie n'est, dans cette perspective sociologique, que la mise en signe d'une pratique professionnelle qui, prétendant à l'exclusive, décrète architectural tout ce qu'elle revendique comme son domaine, et exclut comme "construction" ce qu'elle renvoie à d'autres, dans un découpage social de tâches. L'architecture est ce que fait l'architecte.

La théorie n'est donc qu'une théorie du métier d'architecte et les "cours d'architecture" s'adressent pratiquement toujours à des élèves architectes, à des disciples qu'il faut conduire (docere ; doctrina) à la dignité du métier d'architecte.

Tant que la théorie a su coïncider avec une réalité –au moins partielle – du métier, les querelles théoriques étaient en fait des querelles sur le contrôle du métier et de son accès. Le changement des doctrines se faisait en fonction de l'organisation du métier et de la formation par les architectes.

Mais l'écart de plus en plus grand entre la théorie et le métier d'architecte, avec l'affaiblissement réciproque du contrôle du métier sur la formation, a rendu caduque la théorie doctrinale, ou plus exactement l'a pulvérisée, selon les sociologues, bien qu'il faut reconnaître que chaque architecte pouvant aller de sa propre théorie, comme on la vu dans les deux chapitres précédents (théories et doctrines).

Une définition "professionnelle" de la théorie ne pouvait qu'engendrer des "dissidences" doctrinales liée aux "diversifications" des interventions professionnelles couvertes par les architectes.

Il est utile de reconnaître que la sclérose de la théorie enseignée et de la pratique exhibée dans la formation va conduire à "l'académisme" que déjà beaucoup, dès les années soixante, vont remettre en cause en essayant d'introduire, au titre de théorie, les sciences humaines en tant que nouvelle expérience.

Ainsi, les sciences humaines apparaissaient alors comme ce qui pouvaient renouveler la théorie architecturale.

3.2. L'architecture peut-elle être un objet pour les sciences humaines ?

Dans la phase d'initiation à l'architecture, l'étude de certains aspects des sciences humaines doit être envisagée dans le cadre d'objectifs ayant une relation avec la pédagogie de projet.

A partir d'une approche théorique des sciences humaines (sociologique, anthropologique, psychanalytique, psychologique) et d'une pratique considérant l'architecture, dans son organisation et sa forme, et la ville, il s'agit de définir en quoi et comment l'architecture est un phénomène culturel, social et économique et d'étudier sa relation avec la société dans sa globalité.

L'anthropologie de l'espace permet d'appréhender la notion de culture, incluant les notions de structures conscientes et inconscientes, et montre comment on aboutit à une relativité culturelle entre toutes les sociétés, induisant des modes de vie différents. (37). L'analyse des modes vie permet de comprendre la diversité des organisations spatiales

et des formes architecturales.(38)

La sociologie urbaine peut être abordée à partir d'une analyse sociologique et économique de l'habitat et ses modèles; une définition de la ville est approchée, dans son développement social, économique et urbain et dans la signification des diverses formes architecturales.(39)

La forme des villes évolue avec le mode de production, la structure de la société et la culture, et comment, dans notre période s'est développée une coupure entre la ville et l'architecture, qui a conduit à une critique du fonctionnalisme architectural et à la recherche de nouvelles relations entre la ville, l'architecture et la société.

A partir de préoccupations "sociales", une introduction des sciences humaines, et notamment de la sociologie, a progressivement eu lieu, comme le montre Henri Raymond dans l'introduction de sa thèse. (40)

C'est à partir de 1964 que Henri Raymond a commencé à révéler les structures anthropologiques, fondées sur la longue durée, qui guidaient l'usage de l'habitation et découvraient le support de leur achèvement dans les organisations de l'espace concret.

"Ainsi se révélait la distinction entre le devant et le derrière, le montré et le caché, le propre et le sale, ainsi que les marquages de l'espace qui soulignaient ces distinctions, informaient des transitions. La parole de l'habitant véhiculait ces opérations, en disait les motivations et montrait que les pratiques de l'espace allaient au-delà des seules exigences du confort technique, codifié d'abord par les Modernes et, plus tard, par les administrations... Le grand ensemble avait oublié tout cela. La facture de ce logement minimal se révéla souvent incapable de recevoir la plus petite initiative de l'habitant...".(41)

En sus de l'autorité technique qu'il doit généralement au concours de l'ingénieur et de la maîtrise plastique, l'architecte a, en conséquence, de plus en plus besoin de l'éclairage des sciences sociales pour réfléchir sur cette complexité de l'habiter et afin d'instruire son architecture des attentes anthropologiques de l'habitant qui vit l'espace construit.

4. La formation et l'initiation aux sciences humaines et à la sociologie est une nécessité.

4.1. Pour les sociologues, l'architecture est un "terrain " et non un objet.

Il est nullement question de prétendre dispenser un enseignement "spécialisé" des sciences humaines et de la sociologie en vue de former des "architectes-sociologues", individus omniscients entreprenant des recherches universelles en sciences sociales. Tel n'est pas l'objectif de cette initiation aux sciences humaines. Cependant, la complexité de la recherche dans ce domaine exclut toute formation superficielle et accélérée. Outre cela, des sociologues et autres experts dans ce domaine, ayant une formation complète et adéquate sont disponibles. (42)

Tout en excluant une telle prétention, il n'en demeure pas moins que tout architecte, destiné essentiellement par sa profession dans l'organisation, l'aménagement et la conception de l'espace, de l'habitat et du cadre de vie d'une société, doit jouir d'une instruction relativement adéquate dans le domaine des sciences humaines, d'une connaissance de la société et de ces éléments constitutifs et mécanismes internes.

L'un des objectifs fondamentaux de cet apport théorique dans la formation de l'architecte est de permettre une prise de conscience de la signification, du rôle et du

statut de la pratique architecturale et de l'aménagement de l'espace dans diverses formations sociales, soit une connaissance de la signification sociale et politique de leur fonction au sein de la société. Cette condition paraît essentielle pour le futur architecte. Ensuite, offrir un savoir relativement complet de la réalité sociale. Ces connaissances exigent une prise en considération des significations sociales, économiques et symboliques de l'espace social et des formes architecturales et urbaines, appropriés par diverses couches et catégories de population (espace urbain, rural, habitat, formes d'appropriation et de perceptions sociales et symboliques).

Finalement, l'un des objectifs primordiaux de l'apport de la sociologie et plus amplement des autres sciences sociales doit être de faire prendre conscience aux futurs architectes de l'intérêt et de l'importance de ce type de réflexion et de démarche au regard de leur domaine de préoccupation et d'action.

La formation et l'initiation dispensées devront être appropriées pour que les architectes puissent devenir dans leur pratique des interlocuteurs et des utilisateurs qualifiés face aux chercheurs et autres spécialistes des sciences humaines avec lesquelles ils seront amenés à coopérer dans le cas d'opérations importantes.

Les capacités à développer chez l'étudiant seraient de tirer profit des recherches sociologiques, d'être exercé à poser des questions pertinentes, ou de découvrir des données et quels types d'informations et de résultats souhaiter atteindre à l'aide des sciences sociales. Dans ce sens, le contact direct et fréquent de ce dernier avec les recherches et les documents de sociologie urbaine et rurale devra être développé tout au long de l'enseignement.

Ces observations et objectifs généraux formulés permettent de présenter une préparation sociologique suivant les approches suivantes.

Un premier objectif sera d'initier l'étudiant architecte aux principales préoccupations de la sociologie, de leur faire connaître un certain nombre de concepts qui seront manipulés dans la suite de leurs études sociologiques, et de manière générale, de leur initier une réflexion sur la société en général. Il est nécessaire, en second lieu, de donner l'accent sur les différentes étapes d'une recherche sociologique ainsi que sur une initiation aux différentes techniques de recherche.

Le deuxième objectif concerne l'initiation à la sociologie de l'habitat. Il nous semble intéressant de remarquer que c'est surtout dans le domaine du logement social que, justement, le recours aux sciences sociales a été le plus fréquemment mis en œuvre. À côté des hypothèses de l'habitat au sens strict, on peut évoquer toutes sortes de cas de figure qui, au moins dans notre société, présupposent déjà implicitement des attentes sociales différentes quant au rôle de l'architecte.

D'un autre côté, il semble que les recherches sur l'usage et l'utilisateur, (43) qui sont considérées comme appartenant au domaine des sciences humaines, ont interféré avec les disciplines architecturales sur le modèle du rapport science fondamentale/science appliquée : les sciences humaines, ayant franchi la fameuse "coupure épistémologique", héritant du prestige et de l'efficacité du discours scientifique auxquelles les doctrines architecturales ne peuvent prétendre.

Par exemple, la conception à l'égard certaines catégories de la population, tels que les personnes âgées, les tout petits, les handicapés, les hospitalisés, ou les emprisonnés, nécessite des connaissances approfondies des particularités de ces utilisateurs.

En conséquence, les architectes aujourd'hui devraient être plus efficaces en

concevant pour les usagers des équipements avec des informations approfondies, acquises grâce à l'expérience et une recherche structurée sur l'individu et le comportement de groupe de tels utilisateurs.

Aussi, les sciences humaines, de par leurs savoirs objectifs, peuvent contribuer éventuellement à une morale, voire une moralisation de l'enseignement ou des pratiques architecturales.

4.2. Enseigner des savoirs sur l'usage, l'usager et l'habiter.

Les "savoirs" sur l'usage et l'usager sont présentés comme permettant la protection des usagers (de quel usager faut-il se préoccuper en priorité ? ces intérêts ne sont-ils pas souvent contradictoires d'un groupe à l'autre ?), de garantir la qualité du travail de l'architecte, de guider la conception architecturale et de féconder l'apprentissage de l'architecture tout en sensibilisant l'étudiant.

S'agit-il de l'usage comme pratique, comme symbolique, comme stratégie (de connaissances architecturales) ou comme tactique (appropriation des espaces par l'habitant) etc. L'errance à laquelle nous condamnons un trop grand empirisme est assez rapidement manifeste quand on veut s'appuyer sur l'usage et l'usager pour se donner des critères d'évaluation de la qualité architecturale.

Quel est le rapport entre l'habiter et les usages dans la maison, le logement, la ville, et quelles modalités de l'usage fondent-elles éventuellement le "droit à la ville", le droit au logement.

Le dernier objectif viserait particulièrement à accéder à une compréhension sociologique des processus de production, d'appropriation et d'organisation de l'espace, des formes d'habitat et d'architecture spécifiques de situations historiques et de formations sociales différentes.

Si l'on se base sur les problèmes les plus "visibles" de l'habitat dans nos villes, (44) soulever la question de "l'habiter" devra être examinée dans une perspective qui privilégie les phénomènes d'appropriation de l'espace et des liens dynamiques qui unissent ce dernier à l'aspect socioculturel.

La crise dans l'appropriation de l'espace et dans le fonctionnement de "l'habiter", réside au niveau le plus quotidien et s'explique par le conflit qui existe entre les manières de vivre individuelles et collectives et les formes spatiales dans lesquelles elles se développent.

Nous constatons un écart entre modes de production et modes d'appropriation de l'espace et plus particulièrement entre conception et usage des espaces privés (au niveau de l'habitat) ou publics (au niveau urbain).

Le malaise est perçu à travers les réactions individuelles ou collectives qui tentent de corriger, d'atténuer ce malaise, réactions qui sont d'ailleurs immédiatement perceptibles dans l'espace: transformations au niveau des logements, réaffectation par les usagers de certains lieux publics initialement destinés à d'autres usages (marché informel...).

La problématique centrale s'appuiera sur ces interrogations permanentes et relatives à l'espace et à l'architecture : comment sont-ils produits, appropriés, organisés ? Quelle est leur signification dans le cadre d'une société particulière, d'un mode de production, d'une organisation de travail, de la propriété et de modèles culturels connus et définis ? Il s'agit bien évidemment d'offrir une connaissance détaillée et appropriée de la

composition et de l'organisation socio-économique et architecturale de l'espace, mais avant tout d'aller au-delà de la simple description de détail ou de l'ordinaire approche psychosociale en termes de besoins, d'aspirations, d'opinions.

Donc, il serait souhaitable pour l'architecte, grâce à la réflexion sociologique développée, de parvenir à l'accès de connaissances en ce qui concerne l'espace et les formes architecturales, conçus d'une part en tant que productions sociales et moyens d'organisation économique-politique, et d'autre part, comme signifiants culturels et symboliques de classe et de groupes (soit d'une société).

En outre, le futur architecte doit prendre conscience du sens économique-social de la production et de l'organisation institutionnelle de l'espace dont l'architecture, l'aménagement urbain et rural ou la planification ne sont que des éléments de nature à la fois politique, idéologique et technique, entre autres. C'est donc, corrélativement, le sens profond d'un engagement professionnel qui devra en même temps être éclairci et révélé aux yeux du futur architecte.

4.3. Programmation, usages et pratiques.

L'intérêt de l'étude des sciences humaines est qu'elles peuvent fournir des informations significatives dans la conception du projet. Le recueil d'informations sur les usages et les pratiques des usagers se formule généralement dans la programmation des espaces.

L'importance de la programmation se trouve dans la formation d'une méthode de réflexion dans le but d'adapter les espaces réalisés aux usages et pratiques qu'ils vont abriter. Nous supposons que le rôle de la programmation se développe en trois opérations déterminantes.

La première est la constitution des outils nécessaires au service du concepteur afin que ce dernier puisse faire émerger, définir et préciser son projet en termes de contenus, de choix de site, de conditions spatiales et techniques, ainsi que de budget de réalisation et de fonctionnement (pré-programmation ou études pré-opérationnelles).

La seconde étape se limite en la production des documents qui sont les supports du travail de conception à développer par les architectes et les ingénieurs (études opérationnelles, formalisées par des documents programmes).

La dernière phase serait une analyse de la correspondance entre conception architecturale et technique d'une part, et d'autre part, le programme.

La programmation est une démarche qui opère par l'assemblage et l'analyse d'informations très diverses (sociales, économiques, culturelles, pédagogiques, architecturales, techniques, urbaines topographiques etc.) spécifiques à chaque projet. C'est une synthèse permettant de conduire à un concept programmatique. C'est une étude forcément très appropriée à chaque cas, par nature particulier.

La " matière première " de la programmation, ce sont les usages et les pratiques des utilisateurs et des usagers. La finalité, c'est la qualité architecturale urbaine à travers l'adaptation du bâtiment aux objectifs du concepteur et aux activités envisagées.

5. Conclusion.

Sciences humaines et intégration des savoirs.

L'introduction des sciences sociales dans la transmission des savoirs architecturaux s'avère indispensable même dans l'élaboration du projet architectural.

Cependant, combien de cours sont donnés sans que soit posée la question de la pertinence du savoir dispensé par rapport à l'enseignement de l'architecture. Il est inutile de rappeler le rôle des sciences humaines quant aux problèmes de l'intégration sociale et économique du projet. Cependant, il se pose encore aujourd'hui la question fondamentale de l'usage et de la manière de faire transiter ce savoir vers le projet.

Enseigner les sciences humaines dans les établissements d'enseignement de l'architecture, exige une ré-élaboration spécifique des savoirs, des objets, des méthodes, des fins... Nous ne pouvons que nous poser constamment la question : que doit être au fond, l'enseignement des sciences humaines ? Quelles connaissances transmettre ? Quel "savoir" produire ? Comment l'évaluer ?

Par conséquent, faudra-t-il faire appel à des enseignants architectes/sociologues, à des architectes/géographes, à des architectes/historiens pour qu'enfin soit clairement posé le rapport à l'architecture ? Ce qui, tout compte fait, ne consisterait pas en une anomalie dans un enseignement que l'on peut, de plusieurs points de vue, comparer à celui de la médecine, où tout enseignant spécialisé est aussi médecin. La double formation devrait donc être une obligation pour pouvoir enseigner dans les écoles d'architecture.

Notes et références

1. Françoise Choay, "La règle et le modèle, sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme", chap. 2 : De re aedificatoria Alberti ou le désir et le temps, éd. Du Seuil, 1980, p. 100.
2. More Thomas, "Utopie", 1516, Garnier/Flammarion, Paris, 1987.
3. Choay Françoise, "L'urbanisme, utopies et réalités, une anthologie", éd. du Seuil, Paris, 1965.
4. Choay F., op. cit.
5. Ebenezer Howard, "Les cités-Jardins de demain", Coll. Aspects de l'urbanisme, éd. Dunod, Paris, 1969.
6. Marchand Bernard, "Paris, histoire d'une ville", 19^e-20^e siècle, chap. 2 : La ville modernisée (1850-1890).
7. Daniel Pinson, "Architecture et modernité", Flammarion, Paris, 1996, p. 74.
8. Duplay Claire et Michel, "Méthode illustrée de création architecturale", éd. du Moniteur, Paris, 1982, p.101.
9. Revue Techniques et Architecture, nov. 1979, N° 327, 1. "Industrialisation ouverte : principes – expérimentations", déc. 1979 – janvier 1980, N° 328, 2. "Systèmes constructifs – composants".
10. Pinson Daniel, "Architecture et modernité", Flammarion, Paris, 1996, pp.41-42.
11. Revue L'Architecture d'aujourd'hui, "Architecture-Fiction, ou anti-architecture", (N° spécial sur Archigram), N° 177, 1964.
12. Portoghesi Paolo, "Le post-moderne", Electa/ Moniteur, Paris, 1983, p. 7.
13. Mumford Lewis, "Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme", éd. France Empire Paris, 1960, "La cité à travers l'histoire", 1961, éd. Du Seuil, Paris, 1965.
14. Mumford Lewis., "Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme", op. cit. p. 27.
15. Mumford Lewis, "Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme", op. cit. p. 173.
16. Jacobs Jane, "The Death and Life of American cities, the failure of Town Planning", Pelican Book, Londres, 1961 ; "Déclin et Survie des grandes villes Américaines, l'échec

- de l'Urbanisme ", traduction de l'anglais, éd. Mardaga, Liège, 1991.
17. Mumford Lewis, " La Cité à travers l'Histoire ", éd. du Seuil, Paris, 1964.
 18. Choay Françoise, " La règle et le modèle ", éd. Du Seuil, Paris, 1980, pp. 14-15.
 19. Choay Françoise, " L'urbanisme, utopies et réalités, une anthologie ", éd. Du Seuil, Paris, 1965.
 20. Chambrt de Lauwe, P.L., " Essai de sociologie, 1952-1964 ", coll. évolution de la vie, éd. ouvrières, Paris, 1965 ; " Pour une sociologie des aspirations ", coll. Médiation, éd. Denoël, Paris, 1969 ; " Evolution des besoins et transformations de l'habitat ", in Sociologie des aspirations, éd. Denoël, 1969 ; " La fin des villes, mythes ou réalité ", Camann Levy, Paris, 1982.
 21. C'est-à-dire, la forme urbaine cumulative de tous les contenus, se reliant d'un côté à la logique des formes et de l'autre à la dialectique des contenus.
 22. Lefebvre Henri, " Le droit à la ville ", Anthropos, Paris, 1968 ; " La révolution urbaine ", Gallimard, coll. Idées, Paris, 1970.
 23. Hall Edward T., " La dimension cachée ", éd. Du seuil , Paris, 1971.
 24. Fathy Hassan, " Construire avec le peuple, Histoire d'un village d'Egypte : Gourni ", Sindbad, coll. La Bibliothèque arabe, Hommes et sociétés, Paris, 1970, 1996.
 25. Fathy Hassan, op. cit. pp.59-60.
 26. Charles Juncks, " Le Langage de l'Architecture Post-Moderne ", Denoël, quatrième éditions, (traduction française), Paris, 1985, p. 9.
 27. Backzko Malgorzata, Sachs Ignacy, Vinaver Krystina, Zakrzewski Piotr, " Techniques douces, habitat et société ", Les cahiers de l'écologie, éditions Entente, Paris, 1977.
 28. Voir chapitre sur les théories de l'architecture.
 29. Kenneth Frampton, " L'Architecture Moderne, une Histoire Critique ", 3^{ème} Partie, Ch. 6, Post-scriptum 1983. L'Architecture contemporaine et le Régionalisme Critique, voir " Le Populisme ", 282-283, traduction française, Sers, Paris, 1985, p. 267.
 30. Frampton K. opus cité, p. 267.
 31. Charles Jenks, " Le Langage de l'Architecture Post-Moderne ", 2^{ème} partie : l'architecture postmoderne, Denoël, quatrième éditions, (traduction française) , Paris, 1985.
 32. Collymore Peter, The architecture of Ralph Erskine, Academy editions, Londres, 1995.
 33. Les éléments en bois manufacturés appartiennent tous à l'imaginaire d'Erskine.
 34. Voir article intitulé " L'Université " dans la revue L'Architecture d'Aujourd'hui , Portrait de Lucien Kroll, Belgique, centre social La Mémé, Université de Louvain, Lucien Kroll, pp. 69-80, N° 183, Janvier/Février 1976.
 35. Charles Juncks, " Le Langage de l'Architecture Post-Moderne ", Denoël, quatrième éditions, (traduction française), 2^{ème} partie : l'architecture postmoderne, Paris, 1985.
 36. Epron J.P., " L'école de l'académie (1671-1793) ", Ecole d'architecture de Nancy, rapport de recherche, 1984).
 37. Paul-Lévy Françoise, Segaud Marion, " L'Anthropologie de l'espace ", CCI, Centre Pompidou, Paris, 1983.
 38. Paul-Levy Françoise, Ségaud Marion, op. cit.
 39. Lebevre Henri, " Le droit à la ville, suivi de espace et politique ", Editions Anthropos, Paris, 1968 et 1972.
 40. Raymond Henri, " L'architecture, approche d'un concept ", Thèse de Doctorat d'état, 1980.
 41. Daniel Pinson, " Architecture et Modernité ", Flammarion, Paris, 1996, pp. 86-87.
 42. C.-H. Rocquet, " Réflexions sur l'enseignement de l'architecture et perspectives ", in De la conception de l'espace à l'espace de la création, cahiers de psychologie de l'art et de la culture, N° 2, automne 1977.
 43. H. Raymond, " Habiter, modèles culturels et architecture ", Architecture d'Aujourd'hui , N°174, Juillet/Aout 1974.
 44. Habitat informel, habitat planifié bidonvilisé parce que inadapté, état d'inachèvement de beaucoup de quartiers d'habitat, manque d'équipements... ☐